Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 63 (1927)

Heft: 20

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIIIe ANNÉE
N° 20.

29 OCTOBRE
1927

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : ERNEST BRIOD : *Brevet primaire supérieur vaudois.* — LES FAITS ET LES IDÉES : *La barrière d'argent.* — MARGUERITE EVARD : *Une éducatrice par vocation : Emma Pieczynska-Reichenbach (Suite).* — PARTIE PRATIQUE : MARIE BUTTS : *Une méthode américaine d'éducation morale.* — *Concours de composition de la « Semaine suisse ».* — ULYSSE BRIOD : *La multiplication en images.* — AVIS : *Société évangélique d'éducation.* — LES LIVRES.

BREVET PRIMAIRE SUPÉRIEUR VAUDOIS

J'ai lu avec intérêt les articles de M. Chessex sur ce sujet, et me permets d'y ajouter quelques réflexions et suggestions qui me sont dictées par plusieurs années de collaboration aux travaux du jury d'examen, et surtout par les observations qu'il m'a été donné de faire dans les cours préparatoires organisés par le Département à l'intention des candidats. Ces lignes — que ce soit bien entendu — n'engagent que leur auteur.

En ce qui concerne la valeur culturelle du diplôme et les conditions requises des candidats, il convient de ne rien exagérer ; l'opinion rapportée par M. Chessex comme ayant cours ici et là, à savoir qu'il serait moins difficile de préparer *plusieurs* licences qu'un B. p. s., est pour le moins imprudente, et témoigne d'un manque affligeant de renseignements sur la portée des études universitaires [1]. Même en travaillant dans le sens de ses aptitudes, on rencontre des domaines qui ne se laissent explorer qu'avec beaucoup de volonté, de travail, de lectures, de recherches, de réflexion et d'exercice. On jugera, du reste, de la chose, en méditant les constatations suivantes,

[1] Il y a ici un malentendu. J'ai dit : *préparer une nouvelle licence*, pour que l'on comprenne que ceux qui me tenaient ces propos étaient eux-mêmes licenciés. Si j'avais dit : « préparer une licence », on aurait cru que mes interlocuteurs étaient des maîtres primaires supérieurs. Je me suis mal exprimé et je m'en excuse, mais je maintiens le fait : des licenciés m'ont déclaré qu'ils préféraient préparer une licence plutôt que le brevet primaire supérieur. J'ajouterai que le même propos m'a été tenu par des étudiants (anciens maîtres primaires) près d'obtenir leur licence. Autre malentendu : personne n'a prétendu, ni mes interlocuteurs ni moi, que le B. p. s. exige plus de connaissances qu'une licence ; nous savons bien qu'il en exige moins. Mais là n'était pas la question : je voulais insister sur la difficulté qui résulte de la nécessité de travailler dans deux directions différentes : scientifique d'une part, littéraire de l'autre — alors qu'il est très rare que l'on soit également doué pour l'une et pour l'autre étude. M. Briod lui-même insistait sur cette difficulté dans un article de la *Feuille d'Avis de Lausanne*, que j'ai d'ailleurs cité. (ALB. C.).

que je n'avance pas à la légère : en ce qui concerne la partie littéraire, l'examen serait à la portée des titulaires de la maturité commerciale ayant obtenu pour l'allemand et le français les notes 8 à 9, avec quelque approfondissement pour cette dernière branche ; encore faut-il remarquer que la dite maturité comporte deux langues étrangères. Or, les porteurs de la maturité commerciale ne peuvent être admis aux examens d'Etat de la Faculté des lettres de l'Université que moyennant un examen préalable dont le programme est plus du *double* [1] de celui des examens du B. p. s. pour la même matière, toujours sans tenir compte de la deuxième langue exigée. Et qui dit *admission* à la Faculté des lettres ne dit pas obtention de la licence !

Cela dit, d'ailleurs, sans oublier que la difficulté du B. p. s. provient surtout de la combinaison d'une partie littéraire et d'une partie scientifique, ainsi que des notes requises. Il faut savoir gré à M. Chessex de l'avoir fait ressortir, et d'avoir fait à ce propos des suggestions intéressantes. Comparaison n'est pas raison, ici moins que partout ailleurs. La valeur du B. p. s. repose précisément sur son caractère éclectique et sur son but immédiatement pratique, qui ne permettent pas de le mettre sur le même plan que les sanctions données aux études spécialisées.

Ces constatations nécessaires nous guideront dans la recherche d'une organisation meilleure.

Quels sont les besoins administratifs à satisfaire par l'attribution du brevet primaire supérieur ? C'est en premier lieu la direction de 55 à 60 classes au moins, le point de saturation n'étant pas encore atteint ; ce sont ensuite les postes d'inspecteurs cantonaux et communaux de l'enseignement primaire, et ceux des directeurs des écoles primaires de certaines villes ; ce sont enfin, dans divers collèges, quelques enseignements auxquels l'Université ne prépare nullement ; au total 80 à 100 postes. C'est les deux tiers du nombre des maîtres de langue de l'enseignement secondaire formés à la Faculté des lettres ; c'est la moitié du nombre des pasteurs vaudois, pour lesquels nous avons une Faculté de théologie ; le quart du nombre des médecins pour lesquels nous avons une Faculté de médecine ; une fraction importante du nombre des juristes et des

[1] Selon le règlement de l'Université : une composition française sur un sujet de littérature française (durée 4 heures), une composition sur une question d'histoire, une composition et un thème allemand ; Corneille, Molière, Racine, avec étude spéciale d'une œuvre capitale pour chacun ; La Fontaine ou La Bruyère ; Voltaire ou Rousseau ; Hugo, toujours avec étude spéciale d'une œuvre par auteur. Etude spéciale de deux œuvres allemandes, l'une en vers l'autre en prose ; de même pour l'anglais ou l'italien.

ingénieurs établis dans le canton, pour lesquels nous avons une Faculté de droit et une Ecole d'ingénieurs ; et le B. p. s. ne sert pas à exporter nos valeurs intellectuelles. Or qu'est-ce que le Service de l'enseignement primaire, avec un dévouement louable et au prix d'efforts répétés, a pu organiser jusqu'ici pour aider les candidats au B. p. s. dans leur préparation ? De 60 à 80 heures de cours annuels, au maximum, tenus le mercredi et le samedi après-midi dans des conditions aussi difficiles pour ceux qui les suivent que pour ceux qui les donnent.

Depuis les débuts de l'institution, l'Etat a donc laissé aux candidats eux-mêmes le soin de pourvoir à leur préparation. C'était admissible avec le programme de 1908 et pour la vingtaine de postes de cette époque ; mais avec le programme de 1917 et le développement qu'a pris l'institution, la situation est devenue anormale. Dans toutes les études quelque peu supérieures, une part plus ou moins grande du travail est laissée aux soins du candidat ; encore faut-il qu'il soit initié à une méthode de recherches, instruit sur ce que l'on attend de lui, guidé, conseillé, critiqué.

Or, il y a une opposition curieuse entre les études telles que les impose l'Ecole normale et celles qui conviendraient à une préparation efficace du B. p. s. Dans l'*Alma mater* du corps enseignant primaire, trop de domaines sont effleurés pour qu'aucun puisse être approfondi ; l'institution des études ménagères pratiques a encore aggravé cet état de choses pour les jeunes filles. C'est peut-être un mal nécessaire, inhérent à la profession à laquelle il faut se préparer (encore qu'on pousse un peu loin la notion des travaux « nécessaires ») ; mais cette course fiévreuse vers un savoir minimum en toutes choses ne donne pas les habitudes indispensables à des études limitées à des domaines définis, mais conduites en profondeur, et non plus en surface. La concentration indispensable à de telles études est particulièrement difficile pour des candidats qui assument la direction d'une classe, dirigent des sociétés chorales, s'intéressent à la vie publique, et sont par surcroît chefs de famille !

Mais à quoi sert-il de diagnostiquer le mal si l'on n'y porte pas remède ? Qui veut la fin veut les moyens. L'Etat a besoin de maîtres primaires supérieurs : il doit créer l'institution nécessaire à leur formation. Il y a deux moyens d'y parvenir :

a) instituer une cinquième classe à l'Ecole normale, ou bien

b) charger l'Université de cette formation.

Je sais que le second de ces moyens a la faveur du grand nombre, et pourtant j'ai la conviction que, pratiqué seul, il serait inopérant, à

moins de faire durer deux ans ces études complémentaires, ce qui est actuellement impossible. Et encore manque-t-il aux jeunes instituteurs pour les mettre à même de tirer de cours professés *ex cathedra* le parti voulu, l'élément de transition qu'est, pour l'Ecole de commerce, sa classe de maturité. Il leur faut, quelque temps encore, le travail direct, partiellement contrôlé et corrigé, suivi, commenté, discuté ; les quelques heures de séminaire que l'Université connaît actuellement n'y suffiraient pas. C'est pourquoi je proposerais la combinaison des deux moyens, soit : une cinquième année à l'Ecole normale, et, *simultanément*, quelques cours à l'Université.

Les instituteurs continueraient à être diplômés comme aujourd'hui après quatre ans d'études ; la cinquième année (mixte) serait réservée aux diplômés qui ont obtenu une moyenne à déterminer ; elle serait facultative. L'enseignement y comprendrait :

Français et littérature française	4 heures.
Allemand et littérature allemande	4 »
Histoire (étude d'une époque)	1 »
Mathématiques	4 »
Sciences naturelles et laboratoire	4 »
Total	17 heures.

Les élèves de cette classe suivraient à l'Université, pendant deux semestres, deux heures de littérature française, deux de littérature allemande, deux de psychologie, et une ou deux d'histoire, sans sanction spéciale, car ils devraient disposer d'un temps largement suffisant pour des lectures et des travaux individuels. Les vacances d'été de cette cinquième année correspondraient à celles de l'Université, pour permettre aux élèves un séjour en pays allemand.

Il devrait naturellement y avoir, entre le mode d'enseignement de la classe supplémentaire et celui qui a cours à l'Ecole normale, la différence qui existe entre l'enseignement des gymnases et celui des collèges, avec une tendance plus marquée encore vers l'activité individuelle. C'est dans cette classe, notamment, que les candidats apprendraient en quoi consiste l'étude un peu approfondie d'une œuvre littéraire, la recherche des sources, les circonstances dans lesquelles cette œuvre est née, ses rapports avec la vie de l'auteur, les allusions qu'elle renferme, l'analyse des caractères, la logique des situations, les procédés d'exposition, le développement de l'intrigue, la préparation du dénouement, la place de l'œuvre dans l'ensemble de la production littéraire de l'époque, le style, et, pour les ouvrages allemands, l'analyse d'une traduction ou la comparaison de plusieurs, toutes choses sur lesquelles les examens actuels révèlent des lacunes

affligeantes. Je laisse à d'autres le soin de préciser la direction qu'y devrait prendre l'étude scientifique. Les enseignements de même nature s'y aideraient mutuellement : la version de textes littéraires allemands, par exemple, y serait un adjuvant précieux de l'exercice du français.

Au terme de cette cinquième année, les candidats subiraient un examen de connaissances littéraires et scientifiques analogue à l'examen actuel. Ils ne subiraient l'épreuve pédagogique et ne recevraient le diplôme qu'après avoir accompli les trois années d'enseignement primaire proprement dit exigées par la loi. Comme il faudrait prévoir le cas où ils éprouveraient quelque difficulté à se placer définitivement, — certaines communes craignant de les voir partir une fois la période obligatoire achevée, — les remplacements auxquels ils pourraient être appelés devraient être portés à leur actif. Les examens resteraient d'ailleurs accessibles à tous les instituteurs, quel que soit leur mode de préparation ; de même, les maîtres en fonctions qui voudraient prendre un congé d'une année pour suivre la cinquième classe y seraient autorisés.

Cette solution serait avantageuse pour toutes les parties en cause, l'Etat y compris ; les dépenses qui lui incomberaient seraient minimes (17 heures à 276 francs l'heure annuelle = 4692 francs) ; même s'il devait subsidier les candidats, il en retirerait un bénéfice moral qui compenserait largement ses prestations : les nombreuses perturbations que causent aujourd'hui les absences, les remplacements, les préoccupations des candidats déjà en fonctions et préparant un diplôme, seraient en bonne partie supprimées.

Le sacrifice que comporte une année d'études supplémentaires n'est pas hors de proportion avec les avantages que confère le brevet primaire supérieur. Il n'est pas un seul des candidats à ce diplôme qui n'eût préféré consacrer à sa préparation l'année qui a suivi sa sortie de l'Ecole normale plutôt que les « loisirs » de quatre ou cinq des meilleures années de sa vie. En ce temps de pléthore d'instituteurs et d'institutrices, il est de nombreux jeunes diplômés qui se morfondent à attendre un poste dans une oisiveté démoralisante, alors que cette année perdue pourrait devenir pour eux un temps d'enrichissement intellectuel et de préparation d'un meilleur avenir.

Craindrait-on la pléthore de diplômes supérieurs ? Elle serait sans effets nuisibles, puisque les classes ordinaires resteraient ouvertes aux porteurs du B. p. s. ; elle vaudrait en tous cas mieux que la situation actuelle qui oblige l'Etat à confier des classes supé-

rieures à des maîtres qui ne sont que candidats au diplôme et pour lesquels le jury n'a pas toute la liberté d'appréciation désirable ; non pas qu'il subisse une pression quelconque à leur sujet, mais parce qu'il se trouve parfois en présence d'un angoissant cas de conscience.

Les suggestions qui précèdent sont personnelles au soussigné. Elles lui sont dictées par le sentiment très vif que la situation actuelle est préjudiciable à l'école vaudoise. Elles procèdent enfin d'un sentiment de justice : l'Etat ne peut se refuser à faire pour l'enseignement primaire ce qu'il fait pour tant d'autres professions qui sont moins directement au service du pays. ERNEST BRIOD.

LES FAITS ET LES IDÉES

La barrière d'argent. — De M. Edmond Privat [1] dans le *Droit du Peuple* :

« En Angleterre et en France, la question scolaire se pose autrement. Il s'agit de savoir si les enfants du peuple auront libre accès aux études après l'école primaire. Le parti travailliste réclame l'instruction publique obligatoire jusqu'à seize ans et l'interdiction de remplir des classes au-dessus de quarante élèves, ce qui est déjà beaucoup trop. Au contraire, lord Eustace Percy, au Congrès conservateur de Cardiff, a déclaré sa ferme intention de résister à cet assaut des classes pauvres et de maintenir le système scolaire anglais au niveau moyenâgeux où il se trouve. S'il y a un pays où l'instruction est un privilège de classe, en tout cas c'est celui-là.

Un brave Anglais fit un jour une conférence à Genève pour vanter l'instruction secondaire dans son pays. Il chantait les louanges d'Eton et de Harrow, ces deux collèges nationaux, où les écoliers portent des chapeaux hauts de forme et où l'on fabrique les petits impérialistes futurs. Un auditeur suisse lui demanda naïvement combien d'enfants sont en mesure de fréquenter ces fameuses « écoles publiques ». A peine quelques centaines sur cinquante millions d'habitants ! On voit que l'adjectif « public » n'a pas le même sens en anglais qu'en français.

En France, la démocratie scolaire est déjà plus avancée et les bourses permettent aux génies de monter de l'école primaire aux plus hauts degrés de l'Université. Mais la justice et l'égalité complète des possibilités sont encore loin d'être atteintes. La classe privilégiée s'oppose à la montée des masses. Le mot de « primaire » revient constamment comme une insulte dans une certaine presse.

Voilà M. Herriot, ministre de l'instruction publique, violemment pris à partie parce qu'il annonce un projet de loi sur la gratuité des lycées et collèges. Dans deux pays qui se croient à la tête de la civilisation, il existe encore des gens pour trouver heureux que l'obstacle de la dépense arrête l'aspiration des masses à l'instruction.

Pour le *Temps* ou le *Figaro*, il y a déjà trop de paresseux et de cancres dans les collèges, les universités et les professions libérales. Que serait-ce alors si elles étaient ouvertes à tous ?

[1] Dans un article intitulé *L'école secondaire gratuite.*

Ce qu'il en serait ? Qu'on remplacerait tous ces élèves moins doués mais riches, par des élèves plus aptes, mais pauvres. A la place d'un obstacle d'argent, on placerait un crible d'aptitude, tout simplement. Ainsi les meilleurs éléments de toutes les classes pourraient poursuivre leurs études. Les autres se tourneraient vers la vie pratique et ne s'en porteraient pas plus mal, au contraire. »

UNE ÉDUCATRICE PAR VOCATION
EMMA PIECZYNSKA - REICHENBACH

(1854-1927). — Deuxième partie [1]. *(Suite.)*

« Si les temps nouveaux auxquels aspire le monde doivent apporter la paix aux peuples et la réconciliation aux classes sociales, ils devront aussi poser entre les sexes les bases d'une meilleure intelligence. L'avènement de la femme à l'indépendance, commandé par les nécessités économiques, a mis fin au régime ancien d'assujétissement d'un sexe à l'autre. Il doit s'élever entre eux maintenant, sur des fondements élargis, l'édifice d'une entente renouvelée où l'harmonie régnera dans la liberté par le travail commun. Elever la jeunesse dans l'esprit de cette nouvelle harmonie, c'est la réalisation de cette coéducation. »

La vraie coéducation n'est cependant pas un régime en tout point identique pour les deux sexes. Le féminisme de Mme Pieczynska ne masculinise point la jeune fille :

«... *La différence de destination des sexes* exige des préparations différentes. Pour la jeune fille, cette question de destination se complique par le fait qu'il naît et survit beaucoup plus de femmes que d'hommes, ce qui ne permet pas d'élever les premières en prévision certaine du mariage... Cependant les exemples notoires, observés à l'étranger dans les écoles modèles, démontrent que la coéducation n'est pas absolument inconciliable avec les besoins de diverses catégories d'élèves, moyennant plus de souplesse dans les programmes, plus de marge dans les horaires et plus de liberté laissée aux maîtres et maîtresses pour l'application de méthodes nouvelles d'enseignement. »

Enfin l'auteur reconnaît, trente ans après les débuts de sa campagne en faveur de la pureté, que la coéducation est un grand bienfait :

« Au point de vue de la moralité *sexuelle*, la coéducation s'est montrée bienfaisante. L'accoutumance à la vie en commun favorise entre les sexes des relations saines, qui atténuent la tendance aux imaginations morbides durant la crise de puberté et qui bannissent les manifestations anormales qui s'observent parfois dans les intérêts où les sexes sont séparés. — Là où les conditions d'une coéducation idéale ne se trouvent pas réalisées dans les écoles publiques, il appartient aux familles d'y suppléer en encourageant la jeunesse à des activités en commun, à côté de l'école... dans la communauté d'un idéal moral poursuivi en commun.

L'*Appel des femmes aux fonctions publiques* [2] qui date de 1898 n'a plus guère qu'un intérêt rétrospectif ; nul ne contesterait ses revendications d'alors. Ce discours prononcé à Berne à l'assemblée publique de la « Société chrétienne

[1] Voir *Educateur* du 19 mars, des 3 et 17 septembre 1927.

[2] Schmid et Francke, Berne 1898.

pour l'étude des questions sociales », s'adressait à des hommes ; l'oratrice eut la joie d'en faire admettre toutes les thèses :

« Il n'est plus possible de nos jours de s'isoler de ses contemporains... La tâche qui s'impose à la collectivité, c'est d'étendre à l'ensemble des hommes ces influences purifiantes, apaisantes, civilisatrices des natures d'élite, dont nous constatons l'efficacité sur le petit nombre...

» A force de verser des trésors d'énergie et d'amour dans l'abîme du paupérisme, les femmes ont commencé à s'apercevoir qu'elles faisaient ainsi l'œuvre des Danaïdes. Elles ont vu la misère grandir là-même où elles prodiguaient l'aumône, et en dépit des efforts de leur sagacité, souvent le vice, la paresse et l'hypocrisie ont germé sur le champ même de leur bienfait. C'est alors, Messieurs, que beaucoup de femmes sont entrées sans le savoir à l'école des questions sociales... et, sans renoncer à secourir les incurables de la misère, c'est aux œuvres préventives qu'elles veulent désormais consacrer le meilleur de leurs forces... »

Et c'est ainsi, au nom de la *vocation maternelle* de la femme-épouse ou célibataire « au cœur maternel », que Mme Pieczynska revendiqua pour les femmes une place dans les fonctions publiques et dans la vie civique. « L'influence du génie maternel doit franchir, pour remplir toute sa mission, le seuil de la vie domestique et se faire sentir partout dans la vie collective. » Dans notre démocratie, ce sera par la collaboration des deux sexes, dans toutes activités du pays — et non par la lutte des sexes en une rivalité factice — que s'accomplira la grande réforme de l'avenir...

Peut-être bien que, parmi toutes nos suffragistes de la première ou de la dernière heure, Mme Pieczynska fut celle qui eut le plus grand idéal du *devoir civique* de la femme. Toute l'activité de notre héroïne, et de la Commission d'éducation nationale d'alliance qu'elle inspira, est en fonction de ce grand devoir, que la guerre rendit plus conscient, plus impérieux. *L'A B C de l'éducation nationale au foyer domestique*, préfacé par G. de Reynold [1], débute par un chapitre splendide, intitulé « La tâche nationale des mères » : « Jeunes mères, tantes, marraines et amies de l'enfance, le moment est venu de rendre un grand service à votre patrie. La Suisse a besoin d'une génération d'hommes et de femmes animés d'un esprit nouveau, plus conscients des devoirs envers la cause commune, mieux éclairés sur les principes de notre vie nationale et capables par leur force morale, de surmonter les épreuves et les périls qui menacent notre pays...»

Et l'auteur définit notre idéal par cette simple formule : « une fierté nouvelle d'être Suisse », en assignant au patriotisme un but élevé, un grand idéal :

« Quand l'idée de patrie, en nous, s'associe à des principes que nous vénérons, à un ensemble d'aspirations, de croyances et de convictions idéales, ces éléments d'ordre supérieur constituent une âme collective qui, par l'amour qu'elle nous inspire, nous élève plus haut que nous-mêmes et devient éducatrice. Plus cet idéal national est grand, moins notre patriotisme pourra se

[1] Par E. Pieczynska-Reichenbach et Léa Burger, Genève, 1916 (Société générale d'imprimerie).

complaire en un sot orgueil ; l'humilité nous sera imposée par la vue de tout ce qui manque encore à notre peuple pour y atteindre... Ce patriotisme d'ordre supérieur, nourri de convictions fortes et d'une grande idée nationale, est celui qui convient aux Suisses... Nous devons être fiers de constater que notre sort est inséparable de celui du droit et de la paix par le droit, car, puisqu'il en est ainsi, nos devoirs se confondent avec nos plus hautes aspirations pour l'humanité, et en servant notre pays, nous nous rapprochons du but auquel doit tendre le monde. C'est de ce haut idéal, de cette belle vocation à la fois nationale et humaine que les femmes doivent aujourd'hui se pénétrer, comme jamais encore pour la transmettre à leurs enfants. »

Cette première initiation de l'enfant se fera par voie de rayonnement plus que d'enseignement ; respect de l'être humain en soi, respect du travail et de la peine humaine sans acception de personnes, de classes, de métiers, de position sociale, respect de soi-même et des autres, respect des différences de mentalités, de génies, entr'aide et vie simple. Après quoi viendront les premières causeries sur la petite patrie locale, le hameau ou la cité, puis on parlera du canton, de son passé, des raisons de l'aimer avant de s'élever à la Suisse elle-même. Charmants récits qui conviendront aussi bien à l'institutrice du degré inférieur de l'école qu'aux jeunes mères.

« Après avoir bu de l'eau vierge aux sources des grands fleuves », les femmes sauront se « pencher sur les berceaux, soutenues par l'air des sommets qu'elles auront respiré. C'est ainsi qu'elles seront pour leurs enfants — et peut-être pour leurs époux, à certaines heures — des initiatrices. »

Le deuxième volume, publié dans cet esprit, — et dont les pages charmantes aussi conviennent tout spécialement aux écoles primaires — est l'œuvre d'une femme zuricoise, connue bien au delà de nos frontières, Mme Bleuler-Waser, docteur en médecine. Les *Etincelles des feux du* 1er *août* [1] font le lien entre l'*A B C* et le troisième volume édité par l'Alliance, *La Semaine des fiancées* [2], de Mme Pieczynska de nouveau ; les entretiens des jeunes filles, réunies là et qui conversent tantôt entre elles, tantôt avec leurs fiancés, portent sur des questions sociales, économiques, civiques, nationales et internationales... C'est un livre de lecture charmant pour des adolescentes de 13 à 15 ans, qui les amènera à aborder entre elles, après l'école, ces thèmes qui passionnent, précisément à l'âge où apparaît spontanément le besoin de connaître l'humanité et de se consacrer à son service.

Sous l'impulsion de sa présidente, la Commission d'éducation nationale de l'Alliance a pris à tâche de combattre à la fois le nationalisme étroit et le cosmopolitisme exagéré ; mais cela n'implique pas qu'elle doive se confiner dans les seuls problèmes nationaux. Mme Pieczynska craignait seulement de voir s'égarer le patriotisme des femmes suisses. Reprenant le mot de Léonard Ragaz : « Le nationalisme de la Suisse est, de par sa nature, international », Mme Pieczynska proclama bien haut que la Suisse est en petit une « ligue des nations ».

[1] Lausanne, 1918, trad. française. Editions Spes. Lausanne, et, en allemand, Berne, Franke 1916.

[2] Neuchâtel 1917, Delachaux et Niestlé.

Etudier chez nous la Société des Nations, c'est servir notre idéal national lui-même. Ainsi le patriotisme de notre amie — en fonction de son triple amour patriotique pour la Suisse, la Pologne et la France — s'éleva en finale à un haut idéal de coopération entre les peuples et à une large synthèse de leurs individualités sur le plan humain. Ainsi ces petits livres font la chaîne entre les ouvrages de morale et les suggestions de Mme Pieczynska relatives à l'éducation proprement dite des jeunes filles, — les mères de demain, — responsables des générations à venir. MARGUERITE EVARD, docteur ès lettres.

(La fin au prochain numéro.)

PARTIE PRATIQUE

UNE MÉTHODE AMÉRICAINE D'ÉDUCATION MORALE

Tout dernièrement une revue anglaise affirmait que « l'enfant normal s'insurge contre tout effort systématique pour lui inculquer la vertu et l'altruisme ». D'après elle, l'éducation durable du caractère ne peut se faire que par l'atmosphère générale de l'école, par toute l'ambiance de l'enfant ; il faut se garder d'appuyer, il faut éviter de prêcher. Un éducateur, anglais lui aussi, critiquant la méthode américaine que nous allons décrire, assurait que de tels systèmes ne sauraient convenir à l'Europe, où elles choquent notre vieille culture. Pour donner un idéal moral à l'adolescent et obtenir de lui qu'il pratique la moralité, il suffit d'employer la méthode historique et de culture générale. Montrons à la jeunesse de sublimes exemples, racontons-lui avec un enthousiasme communicatif la vie des grands héros de l'humanité et nous aurons gagné son adhésion : elle voudra à coup sûr les imiter. Formons son goût et elle sera harmonieuse.

Le petit Anglo-Saxon d'outre-Atlantique serait-il foncièrement différent de son cousin de Grande-Bretagne ? Ou bien les pédagogues du Royaume-Uni se feraient-ils quelques illusions sur la nature et les goûts des enfants ? Et, s'ils ont raison, les enfants du continent européen ressemblent-ils plutôt au premier ou au second ? Il importerait de le savoir. A-t-on jamais procédé à des sondages qui puissent nous éclairer sur les résultats bons, moins bons ou nuls de tel ou tel système d'éducation morale ?

Aux Etats-Unis, on semble considérer en général que l'enseignement moral ne saurait être trop positif et actif. Certes, l'atmosphère de l'école doit lui être favorable, mais l'exemple des éducateurs et celui des grands héros ne suffit pas ; un bon esprit général et un idéal élevé ne peuvent suffire non plus. L'enfant, être essentiellement actif, se développe par l'action, c'est toute son activité qui doit être dirigée de façon à faire de lui un individu moral, conscient et responsable, individu qui sera tout naturellement plus tard un citoyen actif, conscient et moral. La tendance actuelle de l'éducation de l'Europe continentale nous porte, je crois, à concevoir l'éducation morale de la même façon (par ex. à l'école active, dans les « Schulgemeinschaften » de l'Allemagne et de l'Autriche, etc.).

Un très intéressant article de la *School Review* (journal américain) de mars 1927, intitulé « The Social Experience of Junior High School Pupils » passe

en revue les activités sociales auxquelles participent effectivement et avec les meilleurs résultats les 900 élèves — garçons et filles — d'une école secondaire du premier degré (enfants de 12 à 15 ans) située dans une petite ville de la Caroline du Nord. Toutes ces activités préparent admirablement les enfants à s'intégrer dans la société et à y jouer un rôle actif.

Mais ce n'est là qu'une partie de l'éducation morale. Il ne suffit pas de savoir prendre ses responsabilités et de consentir à s'insérer dans la société et à y jouer un rôle actif. Pour le faire utilement, il importe que l'individu se possède lui-même, qu'il ait une personnalité équilibrée, harmonieuse et forte. L'école doit favoriser de toutes les manières possibles la formation de cette personnalité. C'est d'ailleurs l'objet des cours de morale. Cependant ceux-ci — même très bien donnés, même illustrés des exemples les plus intéressants, — n'ont peut-être pas une action aussi puissante que le souhaiteraient les éducateurs. C'est de ce deuxième point que nous allons parler ici.

Il s'est créé à Détroit (Michigan) une organisation qui cherche à aider l'école dans cette tâche difficile, celle des *Pathfinders of America*[1], qui se piquent d'être des « ingénieurs humains », *Human Engineers*. Le fondateur de cette association, M. J. F. Wright, a mis à la disposition du Bureau international d'Education une documentation considérable que nous utilisons pour la préparation du présent article.

M. Wright fait observer que les Etats-Unis dépensent annuellement des milliards de dollars pour créér et entretenir des écoles, des universités, des Eglises, des écoles du dimanche, des unions chrétiennes, des bibliothèques et une foule d'autres organisations moralisatrices. Néanmoins des milliers de criminels remplissent leurs prisons. Ces prisonniers, qui sont-ils, d'où viennent-ils ? Ce sont, hélas ! précisément de ces individus que ces écoles, ces écoles du dimanche, ces bibliothèques avaient cherché à élever. Des immigrants de fraîche date, peut-être, qui avaient échappé à l'action de toutes ces belles organisations ? Pas le moins du monde. Sur 1452 hôtes de la grande prison de Sing Sing à New-York, 1034 étaient nés aux Etats-Unis et 21 dans des territoires soumis aux Etats-Unis.

« Nous apprenons à notre jeunesse tout au monde, dit M. Wright : la biologie, la sociologie, la physiologie, la psychologie, la sexologie, la zoologie, la minéralogie, la géologie, la bibliologie, la théologie et une foule d'autres choses. Nous préparons des chirurgiens, des ingénieurs, des mécaniciens et des astronomes hors pair. Nous savons construire un canal de Panama, un aqueduc de Catskill, une digue Roosevelt et des gratte-ciel. *Pourquoi ne savons-nous pas faire des hommes ?*

» Jamais l'histoire n'avait enregistré de progrès matériels aussi extraordinaires que ceux d'aujourd'hui. Mais qu'en est-il de nos progrès spirituels ? L'histoire n'a jamais connu d'êtres d'une inconséquence plus satanique dans leurs relations entre individus que l'humanité actuelle. Pendant la guerre

[1] The Pathfinders of America ; J. F. Wright, Executive-Secretary and Leader, 511, Lincoln Building, Detroit (Mich.). New York Office : 500 Fifth Avenue, Cleveland Office ; 314 Bulkley Building.

plusieurs de nos grands journaux ont donné en première page une image qui montrait le général Pershing épinglant une médaille sur la poitrine d'un soldat américain, pour le récompenser d'avoir tué quinze Allemands avec une pioche. La même semaine nous envoyions un citoyen américain en prison pour toute sa vie, parce qu'il avait tué l'homme qui avait détruit son foyer.

» Qui est coupable ? La société s'en prend aux parents, les parents à l'école, l'école à l'Eglise, l'Eglise au diable, le diable à la société, et nous ne sortons pas de ce cercle vicieux. Peu importe, en somme, qui est coupable. *Peut-on trouver un remède ?* Voilà ce qui importe.

» Humaniser les hommes au moyen d'une éducation constructive, c'est là que gît notre seul espoir. Il faut étudier ce problème en ingénieur, du point de vue de la mécanique humaine. L'enfant a en lui des possibilités infinies : à sa venue au monde il est pour la société un capital en puissance ; si celui-ci se transforme jamais en déficit, ce doit être plutôt par la faute de la société que par celle des parents ou par la sienne, car la société a l'avantage de posséder un trésor de sagesse et de connaissances accumulées au cours des siècles, et son devoir est de les mettre au service de l'enfant.

» Nous commettons une grave erreur en estimant que la connaissance du bien et du mal décide du caractère. C'est absolument faux. La connaissance du bien et du mal n'en est qu'un des facteurs indispensables ; encore n'est-ce pas le plus important, l'aspiration profonde de l'être est plus importante et cette aspiration doit être nourrie de satisfations quotidiennes jusqu'à ce qu'elle devienne une habitude. Satisfaction quotidienne *ici* et *aujourd'hui ;* car l'espoir d'une récompense, ou la crainte d'un châtiment sont trop lointains pour exercer sur l'enfant une influence déterminante dans un sens ou dans l'autre. Il faut donc trouver moyen d'agir sur les ressorts intimes de son âme [1].

» Nous employons des spécialistes pour apprendre à nos enfants toute espèce de choses. Pourquoi n'en pas employer pour leur apprendre à connaître le mécanisme de l'être humain ? Nous employons des spécialistes pour leur apprendre à lire le français, l'allemand, les langues mortes, la valeur des actions, obligations et hypothèques, et les prix des denrées sur le marché, pourquoi n'en emploierions-nous pas pour leur apprendre à lire l'échelle des valeurs de la vie humaine ?

» Sur les 32 000 000 d'enfants des Etats-Unis, il n'y en a guère que 5 000 000 qui soient soumis à une influence religieuse. Pour cette raison l'éducation morale doit être donnée à l'école, en dehors de l'instruction religieuse proprement dite. L'école est le seul lieu où les enfants puissent tous la recevoir. »

Les *Pathfinders* (nom donné aux Indiens qui allaient en avant pour

[1] Il y a longtemps que Fœrster a fait observer que les manuels de morale ne disent pas à l'élève comment se débarrasser de ses défauts, comment supporter et utiliser ses défaites, comment accroître sa force de volonté pour le bien. En effet, pour trouver une technique pratique, il faut avoir recours à des volumes tels que l'*Education de la volonté*, de Payot, l'*Ecole et le caractère*, de Fœrster, *The Direction of Desire*, de Stanley Bligh. Cependant les anciens concevaient déjà la morale comme une thérapeutique de l'âme (voir la très remarquable brochure intitulée *The Bureau of Educational Counsel of the La Salle Peru Township High School*, La Salle, Illinois).

jalonner la piste dans les forêts sauvages) ont formé des spécialistes de premier ordre pour l'éducation morale. Ce sont les « Pathfinder instructors ». Il y a parmi eux des représentants des deux sexes. Leur méthode est fort simple. Chacune des classes où ils ont été invités (par le directeur de l'école, à la demande de l'institutrice responsable) est organisée, dans les écoles primaires, en Conseil des petits jalonneurs (Junior Council of Pathfinders) et dans les écoles secondaires (on sait qu'il n'y a, aux Etats-Unis, pas de classes primaires dans les écoles secondaires), en Conseils du sentier supérieur (High Path Councils). Ces conseils élisent président, vice-président et secrétaire chargés de toute la besogne administrative. « L'instructeur pathfinder » se rend dans la classe une fois par mois (les enfants demandent actuellement qu'il y vienne deux fois) et y parle pendant trente minutes du sujet choisi pour ce mois-là. Il prend ses exemples dans la vie quotidienne de l'enfant et se garde de l'abstraction et de la théorie. Quinze jours plus tard, le « conseil », sous la direction de son président, mais avec la participation de sa maîtresse de classe, discute la leçon donnée, puis chaque enfant écrit à l'instructeur une petite lettre, dont le secret est toujours respecté et où il met tout ce que la leçon lui a suggéré, en particulier les résultats pratiques qu'elle a eus dans sa vie. Cette lettre est remise à l'instructeur à sa prochaine visite mensuelle.

L'instructeur, qui va de classe en classe et d'école en école, atteint de la sorte un très grand nombre d'enfants chaque mois et la dépense par enfant est peu élevée (elle est naturellement à la charge des autorités scolaires).

Le programme de ce cours de morale est extrêmement pratique. Pour chaque leçon, il existe un canevas imprimé qui est remis aux enfants. On leur distribue aussi de petits papillons portant une maxime très frappante. L'instructeur s'efforce toujours d'obtenir leur collaboration : il s'agit de lutter tous ensemble, et avec une foule de camarades dans le monde entier, pour le triomphe du bien et la disparition du mal. Il s'agit de s'entraîner à former son caractère, à lutter contre toutes les habitudes pernicieuses, à fortifier la bonne volonté, il s'agit de s'y entr'aider. Il est toujours entendu que la bataille doit être livrée sur le terrain de la vie quotidienne : à l'école, dans la famille, dans la rue.

Quelques-unes des lettres d'enfants que nous avons pu lire sont fort touchantes. Ils regardent leur instructeur, homme ou femme (chaque conseil a, bien entendu, toujours le même instructeur) comme un ami dont le rôle est de leur aider à se maîtriser et à dominer la vie. Parfois ils lui demandent une entrevue et certains enfants sont suivis de semaine en semaine. Nombre de parents, frappés, par les récits de leurs enfants ou par leur changement de conduite, écrivent aussi à l'instructeur ou vont le consulter.

Les Pathfinders ont sincèrement reconnu un fait dont la plupart des moralistes refusent de tenir compte pratiquement, c'est que nul être au monde ne peut forcer un enfant à se perfectionner moralement. Si sa volonté n'est pas gagnée, si son entière coopération — sa coopération éclairée et enthousiaste — n'est pas acquise, les plus beaux préceptes restent inopérants et les plus nobles exemples, inutiles. Il s'agit donc de fortifier les bonnes impulsions. *Il s'agit*

de rendre le bien plus aimable que le mal. Il faut que l'activité déployée remplisse l'enfant de joie.

Les enfants s'ouvrent beaucoup plus volontiers à leur instructeur pathfinder qu'ils ne le feraient à leur maîtresse. Les institutrices le comprennent et l'admettent. Elles-mêmes ont souvent recours à l'instructeur ; elles collaborent avec lui, ainsi qu'un nombre croissant de parents. On finit par obtenir ainsi une magnifique collaboration de toute la collectivité, enfants, éducateurs et parents, pour le progrès moral.

La ville de Détroit, où est né le mouvement de Pathfinders, leur a accordé, il y a cinq ans, la libre entrée dans toutes les écoles où les directeurs les appellent. Actuellement plus de 20 000 enfants y reçoivent l'éducation pathfinder, à partir de 9 ou 10 ans. Depuis quatre mois une école catholique leur a confié l'instruction morale de ses élèves, d'abord sous le sceau du secret, puis la supérieure, enthousiasmée, les a relevés de leur promesse de n'en rien dire. L'école d'apprentissage des usines Ford les a invités à y donner l'enseignement moral. Un jeune ingénieur persan, qui s'initie chez Ford aux méthodes américaines, suit leur cours avec ferveur afin d'introduire la méthode de Pathfinders dans son pays. Des demandes de renseignements leur parviennent de nombreuses autres villes d'Amérique (ils y ont d'ailleurs déjà plus de 6000 élèves) et de l'étranger : de Tchécoslovaquie, d'Angleterre, du Canada, de Honolulu. Il existe un « conseil » pathfinder à Rome et un autre à Smyrne.

Les Pathfinders ont aussi de nombreux adeptes dans les prisons des Etats-Unis, et ils ont réussi à transformer complètement la vie de quelques malheureux dévoyés.

Nous donnons, pour terminer, deux ou trois témoignages choisis parmi les quelques douzaines de lettres d'enfants, de parents, d'institutrices, de directeurs ou de prisonniers que M. J.-F. Wright, le fondateur de Pathfinders, a eu l'amabilité de nous envoyer, les unes autographes, les autres copiées.

Une institutrice écrit : « Au début, les garçons de ma classe trouvaient les leçons de Pathfinders une perte de temps. Jamais de vrais garçons ne pourraient mettre en pratique des principes pareils : ils étaient bons tout au plus pour les filles ! Cette attitude a complètement disparu... Ce qui leur est le plus utile, je crois, c'est qu'ils apprennent à regarder en eux-mêmes et à faire l'inventaire de leurs caractéristiques. Cela me paraît très important. La bataille de la vie est à moitié gagnée quand on connaît ses forces et ses faiblesses. »

Extrait d'une lettre reçue d'une prison du Michigan :

« Lorsqu'un homme a gâché sa vie, qu'il est ce qu'on appelle un « raté », s'il doit trouver le salut, le salut qui fera de lui un homme libre et lui procurera le succès dans tout ce qui donne du prix à la vie, il faut qu'il trouve ce salut **en lui-même** et non dans une force extérieure à lui.

» La réussite de l'œuvre des Pathfinders est due au fait que vous éveillez dans l'homme de l'*intérêt pour lui-même.* Quand il a vraiment fait la connaissance de son moi, quand il a appris à connaître tous ses défauts, toutes les faiblesses de ce compagnon avec lequel il sera toujours associé, alors il se met à réfléchir et à raisonner, il regarde la lumière en face, et, de ce moment, il commence à remonter la pente.

» Un homme peut rencontrer des déceptions, il peut retomber à mainte reprise, il peut perdre tout intérêt pour Dieu, mais quel que soit son accablement, une fois que son intérêt pour lui-même a été éveillé, il ne le perdra jamais complètement.

» C'est là une de ces semences que ne rien ne peut détruire. Donnez-lui le temps, et elle se frayera petit à petit un chemin jusqu'à la lumière. Une fois qu'un homme de cette sorte est guéri, il sera dans la chaîne de la fraternité humaine un chaînon plus solide que l'homme qui n'a eu qu'à gagner une seule bataille pour vaincre... »

Enfin voici quelques lignes d'une lettre écrite par Miss Freygang, directrice de la Thomas Jefferson School de New-York, après une causerie que M. Wright avait faite aux élèves sur : *Comment reconnaître les valeurs dans la vie.*

« Hier, une de mes grandes, est venue me dire que la petite X. pleurait sur le banc près de ma porte. Je l'ai fait entrer. Elle s'est mise à sangloter et m'a dit qu'elle avait manqué le cours de géométrie parce qu'elle ne savait pas sa leçon, qu'elle s'était fait un bulletin en imitant la signature de la maîtresse, qu'elle avait ensuite menti. « Miss Freygang, en entendant M. Wright, j'ai presque crié. Je n'y tenais pas tandis qu'il énumérait les vilaines choses que l'on fait. Quand il nous a demandé ce que nous penserions de notre conduite dans dix ans, j'ai failli me confesser à haute voix.

» Elle est devenue très pâle quand elle a dû répéter tout cela à son professeur de géométrie... M. Wright, si vous revenez à New-York, ne voulez-vous pas vous arrêter de nouveau dans notre école ?... » MARIE BUTTS.

CONCOURS DE COMPOSITION DE LA « SEMAINE SUISSE »

Nous extrayons ce qui suit de la circulaire que le Secrétariat central de la *Semaine Suisse* adresse au corps enseignant de notre pays : « Le problème est ainsi posé : *D'où proviennent mes habillements ?* Laissez les élèves réfléchir et trouver eux-mêmes quelles parties de leur habillement sont fabriquées en Suisse. Montrez-leur que chez nous non seulement le coton, la laine et la soie sont filés et tissés, mais que nous avons aussi une bonneterie de qualité et des fabriques de bas et de gants. Parlez-leur de l'industrie de la chaussure, de la fabrication des chapeaux, de la confection des habits, du linge de corps, etc. Que vos élèves songent également au travail du tailleur, de la lingère, du cordonnier, etc., qu'ils tâchent d'apprendre à mieux connaître ces métiers.

» Nous vous prions de faire participer *tous vos élèves* au concours de composition, puis de nous adresser, à votre choix, pour qu'elles soient récompensées, deux compositions au plus par classe.

» L'Association « Semaine Suisse » ne trie plus les travaux qui lui sont adressés. Chaque instituteur qui prend la peine de travailler avec ses élèves le sujet de composition et nous fait parvenir les deux meilleurs devoirs peut être tout à fait sûr que leurs auteurs recevront un prix.

» Les travaux à récompenser doivent être adressés *jusqu'au 31 janvier 1928 au plus tard* au Secrétariat général à Soleure. »

LA MULTIPLICATION EN IMAGES

Un nouveau jeu de calcul.

C'est à Mlle Marie Reymond (Ecole normale de Lausanne, classe d'application) que nous devons ce nouveau jeu [1], créé pour rendre l'étude et la mémorisation de la table de multiplication intéressante et éducative. Les parents et les maîtres ont à leur disposition un instrument précieux pour initier les enfants à la connaissance du « livret » de multiplication et de division des nombres fondamentaux. On sait quel effort de volonté et quelles répétitions arides cette étude exige pour fixer à jamais dans l'esprit le souvenir des multiples et des diviseurs de la première centaine. Or, le jeu que vient d'éditer la maison Delachaux et Niestlé fera disparaître la monotonie et l'ennui par ce qu'il apporte de vivant, de varié, de coloré, de *naturel* dans ce travail ardu du petit calculateur.

Nous connaissons bien des procédés plus ou moins originaux qui prétendent assurer définitivement la possession de la table de Pythagore, mais nous n'avons pas encore rencontré l'équivalent de ce jeu, si conforme aux dispositions de l'enfant, si directement orienté vers le but proposé .

Par des images claires, agréables à l'œil, choisies et dessinées avec un goût artistique et un sens pédagogique très sûrs, le « joueur » est amené tout naturellement de la lecture des *faits* intuitifs, à la notion numérique, puis à l'*opération* abstraite générale. Peu à peu, grâce à la répétition variée qu'introduit le jeu, l'enfant devient maître de toutes les combinaisons arithmétiques élémentaires.

Nous sommes certain que ce mode nouveau d'illustrer les premiers pas du jeune calculateur trouvera faveur dans les écoles et dans les familles.

U. Briod,
ancien maître à l'Ecole d'application,
Lausanne.

AVIS

La Société évangélique d'éducation du canton de Vaud aura sa séance d'automne à Lausanne le 5 novembre à 14 h. ½ dans la Salle Tissot (Palais de Rumine). A l'ordre du jour figurent une étude de M. Pache, pasteur, intitulée *Peine perdue* et une conférence de M. Visinand, inspecteur scolaire, sur *Zwingli*. Tous les lecteurs de l'*Educateur* y sont très cordialement invités.

Le Comité.

LES LIVRES

Emile Genest. **Les belles citations de la littérature française** (2e série) ; 1 vol. de 500 p., broché, 15 fr. ; cart., 18 fr. français. F. Nathan, Paris.

Conçu dans le même esprit que la première série, cet ouvrage est l'auxiliaire précieux de tous ceux qui s'occupent de travaux littéraires. Tout le monde sait la force ou la grâce que donne au discours une *citation bien choisie* de l'œuvre d'un grand écrivain.

[1] Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 3 fr. 75.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel - Vevey — Montreux — Berne

Ernest BRIOD et Jacob STADLER

Professeurs à l'Ecole Supérieure de Commerce de Lausanne.

Cours de Langue Allemande

Ce cours est fondé, entre autres, sur les principes suivants : pratique directe de la langue étrangère, mais recours à toutes les formes d'exercices propres à assurer l'assimilation ; — appel constant à l'intérêt et à l'activité personnelle (intuition et méthode des centres d'intérêt) ; — aide à la mémoire par divers procédés techniques (méthode des cercles concentriques) ; — marche progressive lente et sûre, sériant soigneusement les difficultés ; — forme inductive des leçons grammaticales et grande variété dans les applications : — contribution à l'éducation générale.

Résumé des trois parties :

I. COURS ÉLÉMENTAIRE DE LANGUE ALLEMANDE

par Ernest Briod 4me édition. Cartonné, 240 pages . . . . . Fr. 3.75

a) Principaux sujets de **vocabulaire, lecture et conversation :** vie scolaire, vie de famille, notions pratiques, le pays, vie rurale, la nature, le travail. Poésies faciles. Chants.

b) **Grammaire :** la proposition simple ; déclinaison de l'article, du nom, de l'adjectif précédé de l'article, du pronom personnel. Principales prépositions. Présent des verbes usuels ; impératif ; première notion des autres temps de l'indicatif et de divers autres sujets.

II. COURS DE LANGUE ALLEMANDE

2me partie, par E. Briod et J. Stadler. 3me éd. Cartonné, 224 p. . . . . Fr. 3.50

a) Scènes de la vie en ville et à la campagne. Sujets de géographie et d'histoire suisse. Activités diverses. Récits progressifs et descriptions. Civisme. Lectures récréatives. Poésies et chants.

b) Gradation de l'adjectif, cas spéciaux de déclinaison. Déclinaison des pronoms démonstratifs, indéfinis et relatifs. Phrases complexes et subordonnées relatives, conjonctives, interrogatives et infinitives. Le passif simple. Conjugaison faible, forte et mixte.

III. COURS DE LANGUE ALLEMANDE

3me partie, par E. Briod et J. Stadler. 2me éd. (*vient de paraître*). Cartonné, 224 p. Fr. 4.50

a) Sujets de culture générale tirés de l'histoire, de la littérature, de la vie nationale, sociale et économique, de l'histoire naturelle. Récits divers, faits contemporains, vie civique, vie morale. Biographies. Lectures récréatives. Textes littéraires. Nombreuses poésies.

b) L'apposition ; cas spéciaux d'emploi et de suppression de l'article. Régime des adjectifs et des verbes. Expressions participes. Le conditionnel, le subjonctif et leur emploi. Le passif composé. Conjugaison complète et cas divers. Revision générale de la syntaxe. Morphologie. De la langue d'étude à la langue littéraire.

Les trois volumes sont illustrés et munis de lexiques appropriés.

LECTURES ALLEMANDES

1re partie, par E. Briod et J. Stadler. Broché, 144 pages. . . . . Fr. 2.50

Cinq groupes de textes : 1. Natur und Mensch. 2. Kürzere Erzählungen. 3. Aus dem Alltagsleben. 4. Längere Erzählungen. 5. Deutsches Wesen.

GRAPHOLOGIE

Mme J. Henry, graphologue, membre de la Société graphologique de Paris. 13, Avenue des Bosquets Genève. — Analyse 3 fr.

Horlogerie de Précision

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. **Orfèvrerie**
Réparations soignées. Prix modérés. **argent et argenté.**
Belle exposition de régulateurs.
Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN-REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 38.09

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

On désire **placer en pension**

JEUNE FILLE DE 12 ANS

en très bonne santé, dans **famille d'instituteur en Suisse romande.**
Prière d'adresser offres à **Case postale 12878** à **Vevey.** 79

OSCAR PENZEL

Luthier suisse diplômé **LAUSANNE** **Magasin: Rue du Midi, 11**

Tous instruments, accessoires et cordes premier choix
Prix spéciaux pour Messieurs les instituteurs

MAISON JEAN HUBER

Facteurs et accordeurs de pianos - LAUSANNE

Grand choix — Echange
Réparations — Accordages

Auto-camion spécial pour les transports
Conditions extra-avantageuses pour le Corps enseignant.

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

N'OUBLIEZ PAS QUE LA

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LXIIIme ANNÉE — N° 21. Lausanne, 12 novembre 1927.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

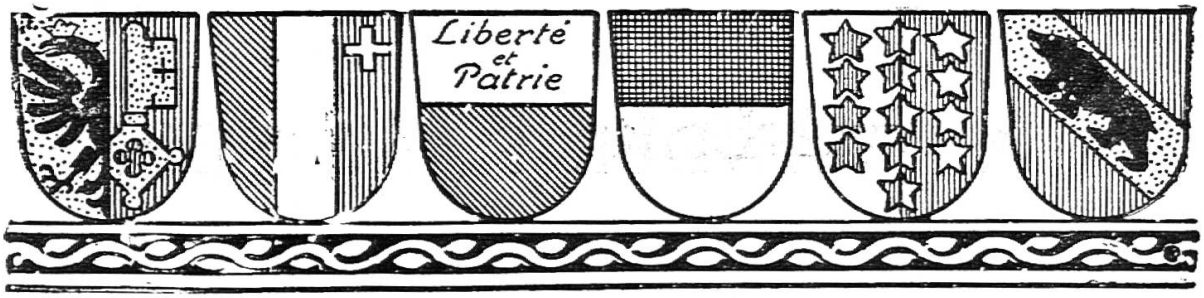
PIERRE BOVET
Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
J. MERTENAT, Delémont
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

JEMALT

" Je puis affirmer que l'efficacité de cette préparation m'a grandement étonné. "

" Le Jemalt est une trouvaille appelée à remporter un brillant succès. "

" Le Jemalt est d'un goût si agréable que les enfants à qui je l'ai prescrit en sont tout simplement enthousiasmés. "

Les enfants ont souvent une grande répugnance pour l'huile de foie de morue, qui, pourtant, leur ferait tant de bien.

Grace au Jemalt, cette difficulté est vaincue d'une façon brillante. Le Jemalt ne rappelle en rien l'huile de foie de morue aux enfants ; au contraire, ceux-ci le prennent comme une friandise. En outre, il est d'une digestibilité bien plus aisée que l'huile de foie de morue.

Le Jemalt est en vente dans toutes les pharmacies et drogueries au prix de Fr. **3.50 la boîte.**

Dr A. WANDER S. A., BERNE

Sans le goût désagréable, ni la forme huileuse de l'huile de foie de morue